



## Les prépas HEC délaissées par les bacheliers

Concurrence des bachelors, des écoles postbac, abandon des maths au lycée avec la réforme Blanquer, les classes préparatoires économiques peinent à faire le plein depuis plusieurs années. Pour susciter des vocations, Julie Bouvry, proviseure du lycée Rodin, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris, a mené un gros travail de pédagogie auprès des familles et a mis en place le dispositif des Cordées de la réussite censé lutter contre l'autocensure des élèves. Au plus fort de la crise sanitaire, elle a aussi organisé des portes ouvertes virtuelles dans son établissement. Mais cela n'a pas suffi. A la rentrée 2022, Julie Bouvry a dû malgré tout fermer sa prépa économique et commerciale. « Je n'avais plus le choix », assure-t-elle. Ces trois dernières années, nous ne comptons plus que vingt-cinq ou vingt-six élèves en première année au lieu des quarante-huit attendus. » Une situation particulière qui reflète une tendance générale en France.

D'après une note du ministère de l'enseignement supérieur de février, les classes préparatoires filière économique ont accueilli, à la rentrée 2021, 8 800 nouveaux entrants, soit une diminution de 10 % en un an. « Les sondages que nous avons effectués au mois de septembre auprès d'une centaine d'établissements montrent qu'il n'y a pas eu d'effet rebond cette année », précise Alain Joyeux, président de l'Association des professeurs des classes préparatoires économiques et commerciales (Aphéc). Si les lycées de centre-ville dans les grandes métropoles ont très bien rempli, voire parfois mieux que l'an dernier, les classes prépa de proximité, elles, ont continué de souffrir. »

La disparition des mathématiques dans le tronc commun de première et terminale, à la rentrée 2019, dans le cadre de la réforme Blanquer, n'y est évidemment pas pour rien. « Les maths étant obligatoires en classe prépa ECG, on ne peut pas recruter des élèves qui ont abandonné cet enseignement au lycée » rappelle ainsi Alain Joyeux. Et ils sont de plus en plus nombreux : avant 2019, à l'époque des terminales L, S et ES, « seuls » 50 000 élèves n'étudiaient plus les maths en terminale. Avec la réforme du baccalauréat, ils sont passés à 170 000 en 2021 sur 375 000 élèves de terminale générale, selon l'Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public (APMEP).

« Possibilité parmi d'autres »

La refonte des prépas HEC en plein Covid-19 a contribué à cette désaffection. Dans le sillage de la réforme du lycée, les classes préparatoires économiques et commerciales option économique (ECE) et option scientifique (ECS) ont fusionné, en septembre 2021, en une seule : la prépa économique et commerciale voie générale dite ECG. « A cause de la pandémie, beaucoup de salons et de journées portes ouvertes ont été annulés », regrette ainsi Alain Joyeux. Nous n'avons donc pas pu communiquer autant que nécessaire sur cette nouvelle filière. »

« La charge de travail que cela représente ne me correspond pas. » Océane Bardin, en parcours postbac à l'EM Normandie

Ce désintérêt pour les prépas économiques relève également de causes plus structurelles. Pour Denis Guibard, directeur de l'Institut Mines-Télécom Business School (IMT-BS), l'explication se trouve du côté des écoles de commerce postbac et des admissions parallèles. « Pendant longtemps, la classe prépa était la voix classique pour entrer en école de commerce », rappelle-t-il. Si elle reste aujourd'hui un passage obligé pour accéder au top 3, dans la grande majorité des cas, elle n'est plus qu'une possibilité parmi d'autres. »

De nombreuses écoles de commerce postbac ont ainsi fait leur apparition dans le paysage, à l'image de l'Essca, PSB, EMLV, EDC, Istec, ESCE... A 21 ans, Océane Bardin a jeté son dévolu sur l'EM Normandie, qui propose un parcours postbac en plus du traditionnel programme Grande Ecole. « Plusieurs de mes amis étant inscrits en prépa, je voyais la charge de travail que cela représentait et cela ne me correspondait pas », témoigne la jeune femme. L'ambiance de compétition non plus. « En général, si on va en ECE, c'est pour avoir les meilleures écoles derrière », souligne-t-elle. Pour moi, l'important, ce n'est pas le classement mais ce qu'on apprend. A la fin, on ressortira tous avec le même diplôme de toute façon. »

Elodie Leibovitch, 19 ans, a suivi la même voie. « Dans le programme Grande Ecole de l'EM Normandie, on peut partir où on veut, quand on veut, sans niveau prérequis en langues », explique-t-elle. Pour progresser en anglais, elle a choisi de passer sa deuxième année sur le campus d'Oxford, en Angleterre.

Des étudiants moins compétitifs





Outre les écoles postbac, les prépas affrontent de plus en plus la concurrence des programmes de bachelors ouverts en nombre par les grandes écoles de management. « Ces diplômés en trois ans présentent l'avantage d'exercer moins de pression sur les étudiants, avec des possibilités d'apprentissage, et souvent une vraie ouverture à l'international », résume Denis Guibard. Certains offrent désormais un grade de licence à la sortie et la formule cartonne. En 2020, 19 200 étudiants étaient inscrits dans un bachelor reconnu par l'Etat, soit une hausse de 42 % par rapport à 2018.

Un succès qui agace Julie Bouvry. « Je ne peux que me désoler que les jeunes aujourd'hui s'orientent plus spontanément vers ces formations, qui coûtent entre 6 000 et 14 000 euros l'année, alors que les prépas publiques sont capables de les conduire vers les mêmes écoles, avec un accompagnement souvent meilleur, pour à peine 300 euros l'année ! », s'irrite-t-elle.

Encore faut-il être prêt à travailler d'arrache-pied pendant deux ans. « Les prépas promettent de la sueur et beaucoup de sacrifices personnels », note Elian Pilvin, directeur général de l'EM Normandie. Or ce n'est pas forcément ce à quoi on aspire à 18 ou 20 ans. La majorité des jeunes aujourd'hui rêvent plutôt d'international, d'engagement associatif et de stages en entreprise. Ils ne sont pas des compétiteurs dans l'âme. Ils fonctionnent beaucoup en tribu et privilégient le collectif à l'individu. »

Le match n'est toutefois pas encore perdu pour les prépas. « En passant par la case ECE, les étudiants sont assurés d'avoir une bonne école et un bon job à la sortie », rappelle Alice Guilhon, directrice générale de Skema Business School et présidente de la Conférence des directeurs d'écoles françaises de management (CDEFM). Avec un bachelor, à l'inverse, ils n'ont absolument pas la garantie de pouvoir entrer dans un programme Grande Ecole derrière. Ce n'est donc pas la même proposition de valeur. »

« Filière extrêmement formatrice »

Affecter les étudiants dans les meilleures écoles, c'est bien. Mais pour Denis Guibard, la plus-value des prépas est ailleurs. « Ces filières sont avant tout extrêmement formatrices en matière de rigueur, de capacité de travail et de culture générale », souligne-t-il. Nicolas Guérard peut en témoigner. « Pendant ces deux années, je me suis beaucoup développé intellectuellement », assure le jeune Normand de 21 ans, passé par la prépa Flaubert à Rouen. J'ai progressé en langues, appris à synthétiser mes idées et acquis une vraie aisance à l'oral. »

« Pour regagner en attractivité, les prépas ont intérêt à reprendre leur narratif. » Alain Joyeux, président de Apec. Là-dessus, les anciens sont unanimes. Dans une étude publiée en novembre 2021 par l'Edhec Newgen Talent Centre, 97 % d'entre eux jugent leur expérience de prépa enrichissante. Si c'était à refaire, quatre sur cinq suivraient d'ailleurs le même parcours. Si la majorité vante d'abord la stimulation intellectuelle (92 %) et la qualité de l'enseignement (85 %), ils sont aussi 67 % à plébisciter l'esprit de camaraderie. « On associe toujours les prépas à la compétition mais les classes qui réussissent le mieux sont souvent celles qui sont les plus solidaires » explique Benjamin Hautin, fondateur du média Mister Prépa

De quoi contredire beaucoup d'idées reçues. « Pour regagner en attractivité, les prépas ont intérêt à reprendre leur narratif, insiste Alain Joyeux. Mais à terme, c'est tout le fonctionnement global qui mérite sans doute d'évoluer : les volumes horaires, les disciplines enseignées. » La pédagogie aussi. Benjamin Hautin propose par exemple d'inviter régulièrement des professionnels dans les salles de cours pour apporter davantage de concret à la formation.

Cela suffira-t-il à sauver le soldat prépa ? Nicolas Arnaud veut y croire. « Ce sont des filières d'excellence, gratuites, qui mènent tout droit aux grandes écoles », rappelle le président du Sigem, une sorte de Parcoursup bis où les candidats issus de classes préparatoires enregistrent leurs vœux d'intégration dans les écoles. En matière d'ascenseur social, elles ont un rôle fondamental à jouer. »

